

Publié par le département de l'éducation et
de la culture par la Torah dans la diaspora
de l'Organisation Sioniste Mondiale,
Jérusalem, B.P. 92

©

Tous droits réservés

Printed in Israel, 5735-1975

Imprimé par les soins du département des
publications de l'Agence Juive,
à l'imprimerie Ahva, Jérusalem

Le titre, imposé par la forme de la publication, incline au défi : oui, je suis femme et juive, et alors ? Mais y a-t-il matière à défi ? Entre l'attitude lénifiante et apologétique qui consisterait à valoriser selon un mode très, ou trop, traditionnel le rôle de la femme dans le judaïsme, et l'attitude de contestation qui consisterait à montrer que c'est bien là une double et impossible condition, nous voudrions trouver une voie non pas moyenne, mais réaliste, lucide, qui ait, en fonction de nos textes et de notre histoire, valeur de réveil. Notre postulat initial est que l'éveil concerne, à travers la femme, l'homme lui-même, impliqué avec elle ou sans elle (et plus encore lorsqu'il est sans elle) dans les convulsions successives de l'histoire et de la civilisation.

Il faut, paraît-il, toujours avouer le coefficient personnel pour que l'objectivité visée soit, comme on dit, "crédible". Ici plus encore, puisque le texte proposé "nous" fait dire "je", dépassant d'emblée le propos académique et dévoilant un visage que pour ma part je n'ai jamais voilé.

a) A noter que les penseurs chrétiens qui ont bien voulu apprécier mes livres m'ont à diverses reprises comparée à Simone Weil et Edith Stein. Même famille spirituelle. Voire ! Ces femmes, dont l'oeuvre philosophique mérite, certes, une plus ample analyse, ne se voulaient ni juives ni femmes. Moi qui m'avancais à visage découvert, oui juive, oui femme, je faisais scandale. C'était m'appriivoiser, me faire rentrer dans la cage, que de me comparer à elles — ni femmes, ni juives — quel que soit par ailleurs leur génie, et en m'excusant de ce bref raccourci. Parmi les juifs et parmi mes meilleurs amis, André Neher lui-même me compare à Simone Weil¹, mais c'est sans doute pour redresser la vapeur, oui femme, oui juive... N'avais-

¹ Dans sa préface à "La Racine et la Source", Zikarone 1968.

je pas dit moi-même que je voulais être "Simone Weil à l'endroit" lors de mes vingt ans ? Certes, sur le plan de la pensée pour quoi pas comparer l'oeuvre d'une femme à celle d'un homme ? Bergson ? Buber ? Je ne m'y risquerais pas. Simplement quelque chose dépasse l'oeuvre, au moins tant que le philosophe est en vie, c'est la façon dont il incarne l'oeuvre, porte le message, se situe existentiellement, à l'origine de sa propre parole. Oui, je suis femme et juive. Ce n'est pas une revendication, ce n'est pas une acceptation passive, c'est, à partir d'une constellation objective, la découverte d'un paysage qui se révèle, au fur et à mesure, d'un certain point de vue, le long d'un certain parcours.

b) J'eus aussi affaire à des rabbins.

1. Un jour l'un d'entre eux après une conférence — je crois que c'était le rabbin Cherqui — voulut bien me dire : "Ah ! Mme Amado on a besoin d'hommes comme vous". Je souris. Il comprit le sens de ma protestation discrète et me dit : "Vous avez raison, car notre tradition dit bien que tout ce qu'un homme fait, une femme peut le faire. Seulement, ajouta-t-il, il n'est pas galant de le lui demander". Et sur mon

interrogation toujours discrète : "Oui, une femme peut monter à la Torah, mais si, le jour où elle est appelée, elle a ses règles, elle est obligée de refuser — alors tout le monde va savoir qu'elle a ses règles." Je fis remarquer que ce n'est là qu'une habitude culturelle. Si une femme est enceinte ça se voit : tout le monde sait qu'elle est enceinte. Si, discrètement (toujours), Mme X. refuse de monter à la Torah, tout le monde "saura" qu'elle a ses règles. Et alors ? Simplement la société n'est pas prête pour cette toute simple constatation.

2. Le rabbin Eisenberg me demanda un jour à la télévision française si cela ne me gênait pas d'être séparée des hommes pendant l'office. Ma réponse fut la suivante : "Cela ne me gêne pas parce que c'est la triste mais véridique expression d'un fait : l'homme et la femme ne sont pas encore réunis ; le couple, qui émerge ça et là dans sa splendeur, n'existe pas encore. *La promesse de l'origine n'est pas encore réalisée.*"

Je n'insisterai pas sur la perspective classique des *mitsvot* dont la femme est, selon l'optique, "exclue" ou "dispensée". Pas non plus sur le texte classique — si beau qu'il soit — des Proverbes :

"...Vaine est la beauté, la femme qui craint Dieu est seule digne d'éloges". Tout cela, certes, mérite approfondissement mais c'est trop souvent utilisé, banalisé, dans une perspective conformiste, qui, je crois, ferme la vraie issue.

Et voici où je veux en venir.

Dans le "virilocentrisme" ambiant, le judaïsme ne peut éviter la contamination. Il est aussi, souvent, virilocentrique. Par contre, seul peut-être, parmi les mythes multiples qui portent ou écrasent les civilisations, il transmet à travers l'histoire et dès le début de l'histoire, la promesse, la certitude, l'espérance, auxquelles nous devons répondre afin qu'elles s'actualisent dans leur éclatante splendeur, après tant de misères et de souffrances qui ont atteint non pas seulement la femme mais, à travers son symbole, l'humanité tout entière.

MARX, dans les manuscrits de 1844, disait que le rapport naturel et nécessaire de l'homme à l'homme s'exprimait dans le rapport naturel et nécessaire de l'homme à la femme et qu'à la limite une société était jugée par le statut qu'elle donnait à la femme. Fanon, par ailleurs, comparait les juifs, les noirs et les femmes comme tenus en tutelle par l'histoire, n'ayant pas accès à l'originalité de leur parole et de leur sens. Dans cette perspective que signifie être femme et juive ? Doublément brimée ? Non, si notre hypothèse est juste et si seul le judaïsme donne à l'homme conçu à l'image de Dieu dans sa double nature, mâle et femelle, une chance d'accéder aux accomplissements de l'histoire.

Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* nous montre la voie, par le fait même que, ne l'apercevant pas, il la cerne, en négatif. Dans un remarquable travail et avec le style brillant qu'on lui connaît, il brosse une triple fresque, opposant ou comparant l'islam, l'hindouïsme et la chrétienté. Pour lui l'islam est essentiellement virilocentrique. Il a écarté la femme ou a fait de son univers "un monde clos"². Par là, l'univers islamique espère "gagner la quiétude" en la "fondant sur des exclusions". Son mythe est un mythe hyperviril et, à la limite, homosexuel. La chrétienté, elle, s'est, pour Lévi-Strauss, islamisée au cours des croisades. Dans cette entreprise elle a fait perdre à l'Occident "sa chance de rester femme"³. Son mythe était donc féminin. Le mythe bouddhiste ou hindouiste est un mythe qui "aux sources de l'homme" perçoit les deux principes mâle et femelle comme s'annulant dans une sorte de fusion. Dans sa quête, Lévi-Strauss semble chercher en vain une bipolarité sexuelle authentique. Or il dit en toutes lettres que si le christianisme n'était pas venu trop tôt

² *Tristes Tropiques*. Plon 1955, p. 471.

³ p. 473.

et n'avait pas subi l'influence de l'islam on aurait pu remonter "en deçà du christianisme même". Qui l'en empêche ? Cet en deçà ou cet au delà du christianisme, il existe. C'est le judaïsme dont il est issu.

Or il se trouve que dans le mythe des origines que poursuit explicitement Lévi-Strauss se trouve également clairement posée l'origine bisexuelle de la création et de l'histoire. Claude Lévi-Strauss n'est pas un juif honteux. Il se dit juif au début même de son ouvrage cité ci-dessus, lorsqu'il évoque les années de guerre. Mais il est, lorsqu'il s'agit de la pensée, littéralement coupé de ses sources juives. Au point de ne pouvoir dire explicitement lorsqu'il parle de la chrétienté, de l'hindouïsme et de l'islam, qu'il écarte, faute de les connaître, les sources juives. Non, le judaïsme est simplement cerné par toute une thématique, désigné : "un en deçà du christianisme", mais non rejoint. C'est de l'islam que parle Lévi-Strauss lorsqu'il dit qu'il exclut et détruit les idoles, que ses mosquées sont nues, animées par la seule congrégation des croyants⁴. Ce n'est pas des synagogues que pourtant il a dû, si peu que ce soit, con-

naître. Et l'on appliquerait volontiers à sa propre pensée, tant elle recèle de secret non déchiffré, ce qu'il dit des Mongols : qui ont révé leur art, "non pas construit mais transcrit".

Claude Lévi-Strauss dans sa recherche en négatif d'un mythe originel de bisexualité vivante, conservant sa bipolarité originelle, rêve littéralement — et transcrit — le *Séfère Beréchitt*. Il est dit en effet au Livre de la Genèse (1, 27) que Dieu crée l'homme à son image et LE crée mâle et femelle. L'histoire qui suit (2, 20-24; 5, 1-2) montre comment, de cette essence originelle qui est l'essence de Dieu lui-même, se détachent ou se différencient *pour le dialogue*, un homme et une femme créés pour se *faire face*. C'est en effet au moment où Adam nomme les animaux que le créateur s'avise qu'il n'a près de lui aucun être semblable à lui, capable de nommer et non simplement d'être nommé. Eve — עֵוָה כְּנֻגָו — est l'interlocutrice fondamentale, celle qui restitue à Adam son intégrité première et la liberté — voies et pièges — de la parole. Disons cependant une chose et même deux, pour le moment.

a) Le couple promis à l'origine du monde,

⁴ p. 473.

créé à l'image de Dieu (1, 27), est séparé par les avatars de l'histoire. L'histoire doit réaliser la promesse première qu'elle a d'abord mise en péril, mais cela ne va pas sans détours, soubresauts, sans cette fameuse guerre des sexes qui ne peut se terminer que par la *שלמות* (*chlémourtt*), la plénitude, sans laquelle le *עולם* (*chalom*), la paix véritable, est impossible. La guerre est une affaire d'hommes. Une sale affaire d'hommes et qui ne se terminera que lorsque la guerre des sexes aura pris fin.

b) Eve est, disions-nous, l'interlocutrice fondamentale. C'est vrai. Et pourtant, comme le faisait remarquer récemment André Neher, si Adam et Eve *parlent*, ils ne se *parlent pas* entre eux. Il faut curieusement attendre la génération d'Abraham pour voir s'ouvrir à l'intérieur du couple — consacré par la circoncision⁵, le changement de nom des deux protagonistes et la naissance miraculeuse d'Isaac — le dialogue promis à l'origine du monde. Enfin, enfin, Abraham et Sarah se *parlent*.

⁵ Point que nous avons développé ailleurs. Cf. Les Voies et les Pièges de la Psychanalyse. Edit. Universitaires 1971.

Qu'en est-il de la procréation ? Elle ne constitue pas l'essence du couple, elle ne débouche sur le véritable engendrement de l'histoire que *lorsque* et *si* le couple est véritablement constitué, engendré lui-même, consacré, par l'amour.

a) En effet, le "croyez et multipliez" ne concerne au départ que les animaux. Il ne concernera l'homme que lorsque le couple sera constitué en tant que tel.

— Dans le projet de Dieu, Eve est *עור כנגדו*, aide et contre-partie, ou face à face, d'Adam, consacrant dans le dialogue la plénitude à venir.

— Le couple peut être vicié par l'intention aliénée des époux — c'est ainsi que le Zohar commente la naissance de Caïn. Eve prétend avoir acquis un homme de Dieu (et non de son épouse). L'enfant véritable ne peut apparaître que dans le rapport d'amour réciproque et reconnu de l'homme à la femme, de la femme à l'homme.

b) C'est pourquoi les grandes naissances de la Bible passent presque toujours — en tout cas toujours au niveau des patriarches qui fondent la symbolique de l'en-

gendrement des générations — par une période de stérilité de la femme. Comme si l'amour devait être affirmé d'abord, consacré comme fait premier, pour que naisse, véritablement, l'enfant de la promesse.

— C'est vrai tout particulièrement d'Abraham et Sarah. Isaac étant l'enfant inespéré, offert par Dieu au delà de toutes les probabilités naturelles.

— C'est vrai d'Isaac et Rébecca, encore que pour ceux-ci il n'existe pas de rivale féconde. Tout se résoudra en deux versets et par la seule prière d'Isaac. Isaac et Rébecca sont par ailleurs le couple pur de l'Écriture, fondement de la prière⁶.

— C'est vrai encore de Jacob et Rachel. Jacob qui, malgré le subterfuge de Laban, puis de ses épouses, époux de quatre femmes, n'a jamais aimé que Rachel. Or Rachel enfante difficilement et meurt à la seconde naissance. Mais l'amour de Jacob est sans cesse affirmé. A chaque avatar de l'histoire, au temps des fiançailles comme au temps de la mort de l'épouse bien-aimée.

⁶ Cf. leurs noms en filigranes dans les prières de Roche Hachana et de Kipour. Texte reproduit Encyclopaedia Universalis, Article *Mariage*.

— Le sens de ces textes est rassemblé et très explicitement dévoilé lors de la naissance du prophète Samuel. Elkana a deux femmes : 'Hanah qui est stérile et Peninah qui enfante et se moque de sa rivale. Mais quand 'Hanah pleure, Elkana se tourne vers elle et lui dit très simplement son amour : "Pourquoi pleures-tu 'Hanah ? Ne suis-je pas pour toi plus que dix fils ?" Alors la prière de 'Hanah trouve toute sa force et monte jusqu'au ciel, et c'est la naissance de Samuel.

Quel que soit le rôle de la fécondité, sa valorisation à ces sources de l'histoire, ce qui transparaît c'est la primauté de l'amour qui seul fonde la "véritable" naissance. Le reste est, la plupart du temps, accident de l'histoire, ébauche en vue d'une nouvelle reprise en charge et d'une réintégration dans l'histoire de toute identité humaine⁷.

⁷ On notera que Léa aime aussi Jacob et que les tribus perdues aujourd'hui et qui doivent être réintégrées dans l'histoire sont en partie celles des fils des épouses, mais toutes celles des deux épouses "secondaires", Zilpa et Bilha, dont le rôle est purement "utilitaire". Ce qui reste c'est Juda et Lévi, de Léa, et Benjamin, l'enfant chéri de l'épouse bien-aimée.

LE fondement de l'histoire c'est donc le couple. Promis, nous l'avons dit, à l'origine du monde, de combien de déchirements a-t-il été atteint! Chaque époque en porte ses caricatures, ses profanations, ses quêtes mutilées. On me faisait remarquer récemment^s que, dans son livre sur "l'Amour et l'Occident", Denis de Rougemont soulignait jadis l'importance des personnages de Don Juan et de Tristan — tous deux fortement marqués par les instincts de mort — séduction, conquête, échec, mythes de l'amour profané ou malheureux. Les femmes de Don Juan sont légion anonyme, et Yseult meurt avec Tristan. Le secret de la Bible est, lui, dans cet extraordinaire chant d'amour que constitue le Cantique des Cantiques. L'entité de la femme s'y lève, face à l'homme, dans la double quête anxieuse des nuits et des aurores embaumées, sur les collines de Jérusalem dont chaque saison porte les parfums. Deux points à souligner :

a) André Chouraqui traduit le לָנִי לְךָ (*le'hi la'h*) du Cantique : "Viens vers toi-même",

^s A un groupe-discussion ou je parlais des instincts de Mort et de la *Techouva*. Intervention de Michaël Bar Zeev.

s'adressant à la bien-aimée. La femme est conviée à la découverte d'elle-même dans l'amour, comme jadis Abraham לָנִי לְךָ (*le'h le'ha*) (au masculin c'est exactement le même thème) dans son chemin vers Dieu. C'est que l'on ne peut donner au dessein de Dieu, à quelque phase de l'itinéraire qu'on se trouve, que ce qui est assumé dans son essence. Si, comme par hasard, Abraham et Sarah sont le premier couple capable de se parler, le couple du Cantique révèle les douleurs et les joies de cette quête, de ces rencontres, de ces cris dans la nuit dont le cosmos tout entier porte l'écho.

b) Et ceci se passe à Jérusalem. Nous avons jadis essayé d'analyser le processus, dont avait déjà parlé Heschel, de la sanctification de l'espace. La sanctification de la terre passe par la sanctification du temps. Un long amour et une longue patience. Il n'est de conquête que ratifiée par cet amour. Tout le reste est précipitation. De même pour l'acte sexuel. A une période où la soi-disant libération sexuelle aboutit en fait à une déssexualisation — on force la dose, films érotiques, etc... parce que l'être humain ne réagit plus dans son être

même — il est bon de rappeler que pour toute chose il faut du temps. Il faut du temps pour fabriquer un tabernacle — et toute action précipitée aboutit au veau d'or. Il faut du temps pour une vraie rencontre amoureuse et ceux qui n'y prennent garde... ne font que des veaux...

Le Cantique montre que dans les deux perspectives, la sanctification qui atteint le point de contact matériel — terre, lieu de la rencontre sexuelle — demande du temps, demande, exige, une lente préparation intérieure, exclut la violence, intègre et domine l'incertitude.

Etre juive c'est faire sien tout le bruissement du Cantique, sa passion et sa langue contenues, dominées, transcendées, offertes. Je ne connais pas d'autre éducation sexuelle que celle-là. Dans un récent article de *l'Arche* on interviewait pour être dans le vent deux jeunes homosexuelles juives. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi touchant et d'aussi triste que cette quête aliénée, cette assumption de soi déplacée. Mais dans un monde où l'homme fait défaut parce qu'une thématique virilocentrique l'aliène lui-même — l'idéologie, la guerre, les affaires — il règne une homo-

sexualité masculine larvée. A chaque fois que c'est le cas, à chaque fois qu'une homosexualité masculine latente ou manifeste domine les structures sociales ou spirituelles — comme en Grèce — l'homosexualité féminine apparaît comme une projection aveugle, une image en miroir de la quête rompue.

C'est parce que l'homosexualité masculine est expressément interdite dans la Bible et qu'il n'y a aucune exception effective et positive à cet interdit que l'homosexualité féminine n'y apparaît même pas. Elle n'apparaît, ce n'est pas un hasard, que dans le nouveau Testament, avec St-Paul qui, bien entendu, la bannit, mais en reconnaît l'existence, c'est là un fait que nous verrions volontiers comme l'ombre portée de son propre rejet de la femme et du couple. Dans un mythe que domine le thème de la Vierge il n'y a pas de place pour la Femme qui ne trouve son accomplissement que dans celui qu'elle donne à l'Homme qui s'approche de son propre mystère et lui découvre le sien. Si les Proverbes détournent l'homme de l'étrangère⁹, c'est au moins symboliquement pour qu'il

⁹ 5, 3-9.

se prépare à s'unir à celle que le Cantique nomme אהוּתִי כְּלֵהָ — ma soeur, fiancée — si proche, depuis le Livre de la Genèse, si lointaine à travers les déchirements de l'histoire. Ni la femme, ni l'amour ne peuvent être livrés. Trois fois le Cantique répète: "Ah! ne réveillez pas l'amour avant qu'il ne le veuille", et à chaque instant l'amour s'inscrit dans le rythme de ce double appel lancé de la bien-aimée au bien-aimé et du bien-aimé à la bien-aimée en quête de leur double mystère. Le Cantique est plein de cette double interrogation qu'habite déjà une double certitude. Qui est Il et qui est Elle? Promis l'un à l'autre depuis le sommeil du monde, ils en sont le projet et le rêve:

"Je dors mais mon coeur est éveillé"¹⁰

la question toujours renouvelée:

"Qui est-elle qui apparaît comme l'aurore..."¹¹

"Qui est-elle celle qui monte du désert..."¹²

mais il est dit aussitôt:

"... appuyée sur son bien-aimé".

¹⁰ 5, 2.

¹¹ 6, 10.

¹² 8, 5.

C'est par là même que tout le thème a valeur cosmique et à la fois nous concerne au plus secret de nous-même.

"Réveille-toi, rafale du Nord! accours, brise du Midi... Que mon bien-aimé entre dans son jardin..."

Etre femme et juive c'est peut-être apprendre lentement, de tous ses sens et de toute son âme, apprendre et enseigner ce mystère de la double et unique génialité qui fondent l'amour et le monde.

DANS un remarquable ouvrage, Driss Chraïbi, écrivain arabe marocain, raconte l'éclosion d'une femme, sa mère. Dans une non moins remarquable analyse de la prise de conscience virile face à un être qu'il a jusque-là considéré comme un objet familial, l'auteur met dans la bouche de son père ces quelques lignes étonnantes de lucidité: "... je m'étais brusquement rendu compte que ta mère était à elle seule la conscience d'un monde inconscient"¹³.

Il pose la question: pourquoi notre société islamique, après des temps de gloire, est-elle devenue à la traîne du monde entier? La réponse du fils est d'ordre économique et si actuelle que nous nous faisons un devoir de la citer:

¹³ La civilisation, Ma Mère. Denoël 1972, p. 174.

"Peut-être parce qu'on a découvert des puits de pétrole dans nos pays et que nous ne voulons pas nous salir les mains? Nous préférons sans doute faire appel aux Occidentaux, ils se baigneraient dans le pétrole, ils en boiraient... Alors nous, on leur laisse cette sale besogne et en contrepartie ils nous donnent des sous. Ce sont nos esclaves en quelque sorte. Pendant ce temps nous nous reposons de plus en plus. C'est ça, Pa?" Mais le père répond — sans écarter cette vue économique des choses — qu'il y a quelque chose de plus profond. Si la femme est maintenue prisonnière, "la société s'en ressent fatalement, se referme sur elle-même et n'a plus rien à apporter ni à elle-même, ni au reste du monde. Elle devient non viable, exactement comme ces anciennes entreprises familiales qui s'effritent en Bourse à la moindre offre publique d'achat".

Ce texte nous a paru particulièrement bouleversant par cela même qu'il converge avec notre propre étude¹⁴ laquelle attribue à la femme juive un rôle spécifique dans son rapport à la femme musulmane et, par conséquent, relie dans un rapport spéci-

¹⁴ Isaac, Gardien de son Frère. Privat 1969.

fique et positif la civilisation d'Isaac et celle d'Ismaël. Au début, mon travail a été critiqué, même par les juifs, et notamment dans *Tribune Juive*; peu d'années après, dans le même journal, paraissait un article d'information sur le rôle de la femme juive en Israël par rapport à la femme arabe — et qui allait dans mon sens. L'analyse de Driss Chraïbi est remarquable, nous l'avons dit. Toutefois il lui manque un anneau de la chaîne. Au début du chapitre VII, le père du héros qui commence son analyse énonce ceci :

"Prends la Bible, l'Ancien Testament, le Nouveau Testament. Prends le Talmud, le Coran, le Zohar, le Livre des Hindous. Partout, dans toutes les religions, tu ne trouveras que des hommes. Pas une prophétesse, pas une seule envoyée de Dieu."

Or, s'il est exact que le virilocentrisme est partout, il n'est pas exact qu'il n'y ait dans la Bible aucune prophétesse, aucune envoyée de Dieu. Pour ne parler que de Devorah et de 'Houlda, Devorah à laquelle jadis Jean Bourdaillette, ancien ambassadeur de France en Israël, consacrait un chapitre de son livre "Pour Israël"¹⁵ évo-

¹⁵ Seghers.

quant dans la réalité concrète la femme israélienne, dans ce pays "où les filles peuvent avoir des yeux de prophète" ... ces femmes "médecins, architectes, juges" qui, très proches des femmes occidentales, s'en distinguent par "la gravité", "par le sens de l'entraide et la soif de justice" et qui soulignent que "dans ce domaine, comme dans d'autres, Israël... apporterait une révolution au monde arabe si les frontières étaient ouvertes". Chose étrange, pendant la guerre de Kipour, plusieurs femmes israéliennes ont écrit à Mme Sadate dont le beau visage sur la couverture des magazines constituait un message d'espoir. Ne pouvait-elle pas, avec les autres femmes arabes et les femmes israéliennes, lutter pour la délivrance de l'homme voué à d'ineptes combats ?

Chose plus étrange encore, au fil de mes associations d'idées et puisqu'il s'agit de l'Égypte : alors que l'on a souvent, et souvent hors de propos, cherché des rapports entre l'ancienne Égypte et la Loi de Moïse, il est un point sur lequel, à ma connaissance, on n'a jamais mis l'accent. Il est vrai qu'aucun texte précis ne peut justifier le rapprochement, mais cependant une certaine inspiration le rend peut-être légitime.

C'est le thème d'Isis-en-quête. La déesse Isis en quête du corps d'Osiris morcelé, auquel elle doit rendre la vie. Je ne sais si cette quête est si étrangère à celle du Cantique. Je ne me place pas d'un point de vue historique qui n'est du reste généralement pas le mien, mais du point de vue de la *convergence* des thèmes qui, à mon sens, est beaucoup plus importante pour comprendre la psyché humaine que l'analyse des influences contingentes de l'histoire, encore qu'il n'y ait nullement lieu d'en nier l'intérêt. Or le thème d'Isis-en-quête répond peut-être assez bien à l'actualité de la femme moderne dépossédée de l'homme — en raison de leurs fautes conjugales — et d'un homme *morcelé*, aliéné à des idéologies, aux instincts de possession, de conquête, de guerre et de mort. Ce que Roger Merle met en scène dans son roman science-fiction "Les Hommes Protégés"¹⁶. C'est un grotesque et tragique renversement de la situation actuelle et qui en révèle le grotesque et le tragique. L'homme et la femme dans le monde mo-

¹⁶ Ouvrage qui nous a été communiqué par Mme J. Chanteur laquelle a, en chantier, un ouvrage sur la femme.

derne se meurent "chacun de leur côté", pour renvoyer au poème de Vigny, dans une civilisation qui, pour lever un tabou, en fabrique un autre et remplace la sexualité interdite par la sexualité obligatoire, et "répandue", lancinante, mystifiante, parce que faussement démystifiée.

Etre femme et juive c'est peut-être pouvoir en fonction de sa vocation propre recueillir à travers chaque civilisation l'étrange, celle d'une vision origininaire, morcelée, oubliée, trahie. C'est bien le sens de la mystique du תיקון (*tikoune*) qui consiste à trier le bien du mal puisqu'à l'origine, la "brisure des vases" a fait se mêler le bien et le mal sur toute la surface de la terre.

Etre femme et juive c'est peut-être accepter d'instinct cette forme de rectitude et, face à l'homme, cette chaleur du cœur qui est déjà amour, en tout cas bienveillance, quête d'une double identité et d'une double émergence. "דודאי לי ואני לו הריעה בשרי. שונים" "Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, berger parmi les roses". Au niveau des textes le thème est là, tension qui traverse et porte l'histoire, points de fulgurances, des sept prophétesses que reconnaît la tradition, et de cette intuition implacable des femmes de la

Bible, Rébecca, Tsiporah, sauvant le projet de Dieu.

Il faudrait reprendre chaque figure et réentendre chaque parole. Elles ont le langage clair et simple — Devorah, Esther et, en dehors des livres "canoniques", Judith ou la femme de Tobie. Il s'agit, ni plus ni moins, que de sauver l'histoire de la destruction et de la mort. Car l'amour est "fort comme la mort", dit le Cantique. Mais à condition d'être l'amour. Ni jeu, ni plaisir, mais joie bouleversante à travers la peur, de soi, de l'autre, de la vie. Peurs surmontées. Pour cela il faut, dans une civilisation jusqu'ici masculine, dénoncer les prestiges de l'amour propre, de la rivalité et de la mort. Ne pas en inventer les sous-produits féminins tout aussi pernicieux. Etre en quête de l'homme s'il ne sait plus, comme le bien-aimé du Cantique, être en quête de la femme. Retrouver le vrai miroir de la double reconnaissance. Peut-être, à travers les jeux de la diplomatie, moins subtils qu'on ne croit, n'a-t-on pas assez assumé de dénoncer les grosses ficelles, les fils blancs dont est cousue et tissée la trame de l'hypocrisie. Pour cela peut-être faut-il des femmes. De la race de celles de la Bible. Non pas des courtisanes — même

géniales — qui ne sont que reflet du colonialisme masculin, des femmes douées de cette génialité originelle, de cette simple mémoire du projet de Dieu qui font que Rébecca se souvient alors qu'Isaac est prêt d'oublier. C'est à elle que Jacob doit, dans la ligne du projet de Dieu, l'héritage et l'émergence vers sa propre épreuve tout au long de sa vie.

Etre femme et juive c'est peut-être avoir ce courage tout simple, mal accepté encore par les hommes, mais porteur de leur propre salut et de leur propre vérité. Etre comme Abigail dans la rencontre avec David — et non pas servile comme elle le devient par la suite, ou insolente comme Mikhal.

Etre femme et juive c'est chercher sa propre identité en assumant les brouillons de l'histoire, cette typologie biblique qui pose le couple à l'origine du monde et le refonde dans le Cantique, à travers tous les accidents de l'histoire. Ne glisser ni sur le verglas scintillant de la coquetterie, ni dans les boues gluantes de la complaisance.

Le rôle est difficile. L'éducation ne nous l'apprend pas. L'homme l'étude, l'esquive, même s'il sait confusément que c'est de

son propre salut qu'il s'agit. Mais peut-être s'il est vrai qu'au לך לך (*le'h le'ha*) d'Abraham correspond, au féminin, le לך לך (*le'hi la'h*) du Cantique, y a-t-il une façon aussi, féminine, de reprendre le הנני (*hinéni*) d'Abraham : Je suis là dans ma propre identité pour que toi, mon amour, tu découvres la tienne comme tu me fis découvrir la mienne dans la parole du Cantique קומי — (*koumi*) lève-toi.

Et me voici levée devant toi dans cette forme de tendresse devant laquelle ne tient aucune forme de tricherie. La vie peut passer, et la déception et la solitude fondre sur nous. Femme et juive, *hinéni*, je suis là, dans cette pénombre de l'histoire dont, peut-être, nos mains qui se cherchent lèvent lentement le voile...

C'est avec de très gros scrupules que nous avons choisi quelques textes. On ne peut se faire une idée juste que par une recherche infinie. Toute une vie d'ajustements progressifs, de découverte, de remise en cause, ne suffit même pas. Le principe même des "morceaux choisis" est détestable encore que parfois nécessaire. L'essentiel est presque toujours dans ce qui n'est pas dit. De toutes façons, on peut choisir à différents niveaux, trouver le pour et le contre. L'histoire elle-même se cherche, tombe dans l'erreur, se contamine selon les époques et les civilisations. Nous n'avons pas voulu tomber dans le piège qui consiste à tirer la couverture à soi. Ni pu dresser un tableau exhaustif de ce qui va dans le sens de notre propos et de ce qui en constitue parfois naïvement la traditionnelle pierre d'achoppement. L'essentiel est dans le mouvement qui porte les pierres elles-mêmes et les amène inexorablement à la construction de l'édifice. Etre femme et juive c'est accepter la lumière et même, avec indulgence, l'obscurité inévitable qu'il faut traverser pour arriver à la lumière. Indulgence et non complai-

sance. Le *hinéni* que nous avons essayé d'introduire répond à la vocation première d'Eve, créée *Ezère kenegdo*, pour que Adam retrouve sa propre essence originelle, celle de sa double nature qui, dans son unité première et éternelle, le fait à l'image du Créateur.

QUELQUES TEXTES DE LA TRADITION

BIBLE

Création de l'homme dans son essence :

"Dieu créa l'homme à son image. A l'essence de Dieu il LE créa ; mâle et femelle, il les créa".

(Gen. 1, 27)

Création historique de la femme :

"L'homme imposait des noms à tous les animaux qui paissaient, aux oiseaux du ciel, à toutes les bêtes des champs, mais pour lui-même il ne trouvait pas de face à face (כַּנְגִידוֹ). Et Dieu fit descendre une torpeur sur l'homme qui s'assoupit, prit un de ses côtés et referma la chair à sa place. Et Dieu bâtit ce côté qu'il avait pris à Adam en une femme et la présenta devant Adam. Et Adam s'écria :

32

celle-ci cette fois est bien os de mes os, chair de ma chair et il l'appela אִשָּׁה — *Icha*, car elle est partie de אִשָּׁה — *Ich*. C'est pour cela que l'homme quittera son père et sa mère et adhèrera à sa femme. Et ils seront une seule chair".

(Gen. 2, 20-24)

Synthèse des deux points de vue :

"Ceci est l'histoire des engendrement de l'homme du jour où Dieu a créé l'homme. A son image, Dieu l'a créé. Il les a créés mâle et femelle, les a bénis et a énoncé leur nom l'homme (Adam) du jour de leur création."

(Gen. 5, 1-2)

Le rôle de la femme :

"Et en voyage (Moïse) s'arrêta dans une auberge. Dieu l'aborda et voulut le faire mourir. Tsiporah saisit un silex, retrancha le prépuce de son fils, le jeta à ses pieds et s'écria : "Ne sommes-nous pas unis par des noces de sang?" Et le Seigneur laissa vivre Moïse. Elle dit alors : "Nous sommes unis par le sang de l'alliance".

(Exode 4, 24-26)

"David dit à Abigail : Béni soit l'Eternel, Dieu d'Israël, de t'avoir envoyée aujourd'hui

33

à ma rencontre. Et bénie soit ta prudence et bénie sois-tu, toi qui m'as empêché aujourd'hui de m'engager dans le sang et de m'en remettre à ma propre main."

(1 Samuel 25, 32-33)

L'amour est le contraire d'une passion précipitée. Il est répété trois fois dans le Cantique des Cantiques :

"Ne réveille pas l'amour avant qu'il ne le veuille".

(Cantique 2, 7 ; 3, 5 ; 8, 4)

Et il est :

"fort comme la mort" (Cantique 8, 6)

A condition d'être l'amour :

"un sceau sur ton coeur" (Cantique 8, 6)

Il est le mystère du monde :

"Qui est-elle celle qui monte du désert appuyée sur son bien-aimé?"

(Cantique 8, 5)

TALMUD ET MIDRACH

Des traces de "virilcentrisme" qui font de la femme un objet :

"Pourquoi l'homme court-il après la femme et non la femme après l'homme? C'est tout

simplement que celui qui a perdu un objet court après l'objet qu'il a perdu et non l'objet après lui".

(Nida 31b)

Des traces d'ambivalence :

"La femme a son désir dans son coeur alors que l'homme l'exprime par sa bouche. C'est une vertu parmi les femmes".

(Erouvine 100 b)

Et des hommages démesurés qui font de la femme le sujet souverain :

"Un homme pieux était marié à une femme pieuse et ils n'avaient pu avoir d'enfants l'un de l'autre. Ils se dirent : "Alors nous ne sommes d'aucune utilité pour le Saint béni soit-il". Et ils décidèrent de divorcer. Par la suite, l'homme pieux épousa une mécréante qui l'entraîna dans son impiété. La femme pieuse, de son côté, épousa un mécréant et fit de lui un saint. Car tout dépend de la femme".

(Beréchitt Raba, 17, 7)

Mais, par dessus tout, la conscience de la réalité qui transcende et oriente l'histoire et ne se trouve que dans le couple :

"Il n'est pas bon que l'homme soit seul"

(Gen. 2, 18). "Rabbi Yaacov enseigne : Celui qui demeure sans femme demeure sans bonheur, sans joie, sans bénédiction.

Rabbi 'Hia ajoute : Sans femme il n'est même pas un homme complet. Il est dit, en effet, (Gen. 5, 2) : Dieu bénit Adam et Eve et les appela Adam. Ensemble seulement ils constituent un Adam, un homme dans la pleine acception du terme. (Beréchitt Raba 17, 2)

LE ZOHAR¹⁷

Le Zohar se situe essentiellement au niveau de cette intuition métaphysique :

Le principe mâle et le principe femelle

Rabbi Abba dit : "Le premier homme était mâle et femelle à la fois, car l'Écriture dit : Et Elohim dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (Gen. 1, 26). C'est précisément pour que l'homme ressemblât à Dieu qu'il fut créé mâle et femelle à la fois, et ne fut séparé qu'ultérieurement." (2, 55a).

Il est écrit : "Il les créa mâle et femelle."

¹⁷ Ces quelques passages se trouvent cités dans "La Cabbale. Pages classées du Zohar. Préface d'Edmond Fleg". Edit. Chant Nouveau.

(Gen. 5, 2). Rabbi Siméon dit : "Ces deux versets du commencement du cinquième chapitre de la Genèse renferment de grands mystères. Dans les mots : Il les créa mâle et femelle, est exprimé le mystère suprême qui constitue la gloire de Dieu, qui est inaccessible à l'intelligence humaine et qui fait l'objet de la Foi. C'est par ce mystère que l'homme a été créé. Remarquez que l'homme a été créé par le même mystère que le ciel et la terre ; car, pour la création du ciel et de la terre, l'Écriture se sert du terme : Voici la Genèse du ciel et de la terre (Gen. 2, 4) et, pour la création de l'homme, elle emploie un terme semblable : Voici le livre de la Genèse de l'homme. (Gen. 5, 1). En outre, pour la création du ciel et de la terre, l'Écriture se sert du terme בהרואם — *behivaream* (lorsqu'ils furent créés) (Gen. 2, 4) ; et pour la création de l'homme, l'Écriture se sert d'un terme analogue, ביום ברא — *beyom bero* (au jour qu'ils furent créés — Gen. 5, 1). L'Écriture dit : Il les créa mâle et femelle. Nous en inférons que toute figure qui ne représente pas le mâle et la femelle ne ressemble pas à la figure céleste. Ce mystère a déjà été expliqué. Remarquez que le Saint, béni soit-il, n'élit pas domicile là où le mâle et la femelle ne sont point unis ; il ne comble de ses bénédictions que le lieu

où le mâle et la femelle sont unis. C'est pourquoi l'Écriture dit : Il les bénit et leur donna le nom d'Adam. Ainsi, l'Écriture ne dit pas : Il le bénit et lui donna le nom d'Adam parce que Dieu ne bénit que lorsque le mâle et la femelle sont unis. Le mâle seul ne mérite pas même le nom d'homme, tant qu'il n'est pas uni à la femelle ; c'est pourquoi l'Écriture dit : Et il leur donna le nom d'homme." (1, 55b).

Le péché et les principes mâle et femelle :

Parmi ces vêtements de gloire, parures de vérité, lampes de vérité, il se trouve deux lampes qui forment la parure du trône du Roi, appelées Équité et Justice. Elles sont le commencement et la fin de toute foi ; elles couvrent toutes les rigueurs d'en haut et d'en bas ; tout est renfermé dans la Justice et l'Équité, et nourri par elles. Quelquefois elle est appelée "Malki Tsèdek, roi de Chalmé" ; et alors les rigueurs qui se réveillent par la justice sont apaisées ; tout devient miséricordieux et tout est en paix. L'équité est parfumée par lui (Malki Tsèdek) ; les rigueurs sont apaisées et descendent dans la paix et la miséricorde. C'est l'heure de l'union du mâle et de la femelle, et tous les mondes sont dans

l'amour et dans la joie. Mais quand le péché se multiplie dans le monde, lorsque le sanctuaire est profané, lorsque le mâle s'éloigne de la femelle, et que le serpent puissant commence à se réveiller, malheur au monde qui doit se nourrir de *Tsèdek* ! De nombreuses légions de rigueur inondent alors le monde et beaucoup de justes disparaissent de ce monde et cela parce que le mâle s'est éloigné de la femelle et que *Tsèdek* ne s'est pas approché de *Michpatt* (3, 291b).



OUI...

La présente collection se propose un but bien modeste : elle voudrait, dans chacune de ses livraisons, présenter au lecteur curieux et intéressé, un des grands principes du judaïsme traditionneliste, exposé en toute simplicité et avec le plus de clarté possible. Dans un proche avenir, elle projette également de se pencher sur des problèmes d'actualité, examinés dans l'optique de ce même judaïsme.

Portant le titre de "OUI...", cette collection de cahiers apporte le témoignage vécu de hautes personnalités du monde juif, d'hommes de science,